

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 1

Artikel: Sti an passa
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207488>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La bibliothèque du bon Vaudois.

En vente au Bureau du *Conteur vaudois* :

Causeries du « <i>Conteur vaudois</i> » (1 ^{re} série, 2 ^{me} édition, illustrée par Ralph)	Fr. 1 50
Favey, Grogne et l'Assesseur, récit complet des aventures de trois bons Vaudois, par L. MONNET, illustré par Ralph et J.-H. Rosen	» 2 50
Po Recafa, recueil de morceaux patois, proses et vers (Payot et Cie, édit.)	» 1 80
Mélanges vaudois, de L. FAVRAT (Payot et Cie, édit.)	» 1 —
Le Roman romand (Payot et Cie, éditeurs). 3 premières livraisons, en vente séparément :	
1. A. BACHELIN, <i>La Carrochonne, La Marquise</i>	» — 60
2. PHILIPPE MONNIER, <i>Nouvelles</i>	» — 60
3. ED. ROD, <i>Scènes de la Vie suisse</i>	» — 60

LES TROIS MORGIENNES DE BERNE

IGMUND Wagner raconte dans ses *Mémoires* que l'arrivée à Berne de trois jeunes sœurs de Morges, gracieuses et aimables, changea du tout au tout le ton de la société bernoise. Ces demoiselles étaient les filles de Marc-François-Olivier Warnéry, châtelain de Saint-Prex, qui vint, vers 1730, se fixer à Berne, — nous ignorons pour quelles raisons —. Il y comptait des parents par sa mère, une Morlot. M^{es} Warnéry avaient joui d'une excellente éducation, à Genève et à Lausanne, et leurs attraits personnels en firent bientôt le centre de toutes les « sociétés ». Wagner nous trace d'elles un si charmant tableau que nous ne pouvons résister à la tentation d'en donner ici une traduction.

« De ce temps-là, dit-il, subsistait encore, dernier reste de l'ancienne vie si simple et si patriarcale de Berne, la jolie coutume de prendre l'air pendant les soirées d'été en famille sur les bancs de pierre, devant les maisons, sous les arcades ou sur la rue. Des voisins, ainsi que la jeunesse des deux sexes, se joignaient aux familles réunies devant leurs demeures. Ce fut bien vite le cas pour les Warnéry, dont la maison située au milieu de la grand'rue, du côté du soleil, offrait l'excellent prétexte qu'il y faisait bien plus frais qu'autre part, vu la largeur de la rue ! Papa et maman, ou quelque autre parent plus âgé qui se trouvait présent, hasardait bien quelques timides objections à cette explication, mais, hospitaliers, on n'insistait pas. Lorsque des conversations à voix basse ou des chuchotements se faisaient entendre, et pour faire diversion à des propos délicats, l'un ou l'autre des vieux proposait une chanson, tout en fredonnant vaguement un air quelconque. Incontinent, les demoiselles Warnéry saisissaient l'intention ; un chant mélodieux se détachait des lèvres de rose des trois grâces du Pays de Vaud, doucement d'abord, puis s'accentuant davantage. A la première chanson, allemande par égard pour l'assistance, succédait un air welsche et enfin une gaie chansonnette en patois, généralement applaudie ; car on ne saurait trouver au monde d'idiome plus entraînant et joyeux que ce mélodieux dialecte des agiles vigneron

des côtes ensoleillées du Léman ! A l'ouïe de ces sons harmonieux, de toutes parts les croisées des maisons s'ouvriraient et de nombreux bravos remerciaient les aimables grâces qui, si mélodieusement, souhaitaient la bonne nuit à leur voisinage. Au coup de dix heures, lorsque retentissait le signal beaucoup moins poétique du guet : *Die Glocke hat Zähni geschlagen, Zähni geschlagen !* tout le monde, en riant, s'apprêtait à rentrer chez soi et, après s'être dit bonsoir, on réintégrait ses pénates. Ainsi de même qu'Orphée et Amphion adoucissaient jadis par la puissance de l'harmonie les mœurs de leurs compatriotes, par de joyeux refrains et d'aimables chansons ces trois grâces transplanterent des coteaux fleuris de Vaud des sentiments et des jouissances plus douces aux bords de l'Aar si froide et sévère entre ses sapins. »

Le rôle des demoiselles Warnéry ne fut d'ailleurs point passager dans notre ville, puisque l'hymen les y fixa pour le reste de leur vie. Lainée épousa M. Wyss ; la seconde, Jeanne-Henriette, successivement Sigismond Tscharner, bailli de Koniitz, et Samuel Jenner, maréchal de camp au service de France ; et la troisième, Marie, Emmanuel de Watteville, major général en Hollande ; circonstances qui, comme le fait observer encore Wagner, ne manquèrent pas d'accréditer fortement auprès des demoiselles bernaises les manières aimables et polies, ainsi que les sociétés, soirées et « assemblées » de nos sujet vaudois. (*Louis de Tscharner*, La grande société de Berne, 1759-1909. Berne, 1909, p. 21.)

(Communiqué par M. le professeur F.-A. Forel.)

L'étoile. — Un jeune homme et sa fiancée se promenaient, l'autre soir, sur Montbenon. Le ciel était superbe et la jeune fille, depuis un moment, contemplait avec ravissement une étoile brillante.

— Eh, Sophie, fait le fiancé, ne regarde-voi pas tant l'étoile ; je peux quand même pas te la donner au Nouvel-An.

MALADES ET MÉDECINS

UN domestique de campagne, en place dans une ferme perdue quelque part dans le Gros de Vaud, tomba assez dangereusement malade. Grâce aux soins et aux bons médicaments du médecin le plus voisin, qui fait, en ces lieux éloignés, l'office de pharmacien et de docteur, le jeune homme guérit après un assez long traitement.

Quelques mois après, arrive la note du médecin. Il est toujours dur de payer pour une maladie dont on a guéri, et le valet trouva la somme un peu élevée. Il s'en plaignit à son patron, en lui disant :

— Il me semble que c'est tout de même rudement cher ! Enfin, les remèdes, je veux encore bien les lui payer, mais pour ce qui est des visites, eh bien !... je les lui rendrai.

*

Il a sonné dix ! sonné dix !

Ceci nous remet en mémoire un cas de même genre ou à peu près.

Un médecin avait donné ses soins à une jeune fille. Elle en mourut.

Quelque temps après, la mère de la défunte — une bonne paysanne, très à son aise — vient régler les honoraires du médecin.

— Ma foi, messieu, je trouve que c'est un peu cher, puisque la pauvre est morte, tout de même... C'est bien le juste prix ?...

Le médecin fit un geste signifiant qu'il n'y avait pas à espérer un rabais.

La bonne femme s'acquitta en poussant un gros soupir.

Puis, prenant son panier qu'elle avait posé dans un coin de la chambre, en entrant, elle en sortit toute une collection de bouteilles de pharmacie, à demi-pleines. C'étaient les potions prescrites par le médecin à la malade.

— Alors, messieu, demande la cliente, et tout ça, qu'est-ce qui faut en faire, à présent ? Le pharmacien pourrait-y pas reprendre ce qui reste ?

— Hélas, ma chère dame, j'en doute fort ; ce n'est pas l'usage.

— Ainsi y faudra enco le perdre ?... Oh ! alors, pou ça non ;... jamais ! Puisque c'est ainsi, on va les boire avec mon homme, ces bouteilles. Au moins, comme ça... BLIE.

Pas volé ! — M. ..., dont la fortune a une origine plus ou moins claire, pour ne pas dire obscure, s'est commandé une villa somptueuse, dont il fait les honneurs à l'un de ses intimes.

Après avoir conduit son visiteur dans plusieurs appartements, il l'amène à une petite porte basse, presque invisible. « Tiens, dit-il d'un air mystérieux, voici un escalier dérobé. »

— Comme tout le reste ! observe l'ami en trottant familièrement sur le ventre du propriétaire.

STI AN PASSA

A TSÉ lo que s'è sauva, sti an nāo ceint dhī ! Atsé lo via ! barre-lâi aprî ! — Pas moyan de lo rattrapâ. Eh bin ! laissi lo core : ein vâo prau veni on autre, asse grand que stisse, n'aussi pas pouâire. Prau su que stisse trasse aprî la comète qu'on a de que l'êtai tot pliein à sa potta. Gâ quand sè raccaoutserant... se la comète lâa oncora sa quuva !

L'è que, du lo temps que remessive tot cein que pouâive, cein m'èbayerâi rein que sâo on bocon rongna àobin mimameint rotta. L'è qu'en a écôvâ dau butin, ellia pesta. Comptâde-vai : lo biau temps que no z'a robâ, lè resin que no z'a prâ, lè truffie que n'o z'a medzî, et tot lo resto, et pu oncora bin dâi z'autro z'affèrè.

Et que no z'a-te baillî po tot cein que no z'a robâ ? No z'a, po coumeinci, einvouyî (adî avoué sa quuva) tant de plliodze que lâa pu. Tot-lo tsaud teims, hardi petit ! Hu la piôdze ! Ota l'ouvrâ ! Io lo tounerro ! Ein an su ellî payî, su ellî canton de Vaud ! — La vaudâi : la bargagni, lâa pliû, lâa fê dâi carre, dâi roillie, tot lo diâbllio et son trein, qu'on ètai moû pertot et

qu'on étais quasiment rein à la chotta que dès lors lè déläi dâi tâi. Lè riô sè sant toumâ, lo lé la vessâ et tot cein' l'a inondâ lo payi, quemet din l'Egypte lè z'autre iâdzo qu'on no recordâve cosse ein alleint à l'écoula et qu'on lâi desâi lè *plaies*.

Tandis ci temps la comète risâi. Repégnive on bocon sa quuva et ruppâve noutrè truffie, bêvessâi noutron vin, noutron crâno vin de tsi no, et reguinâve de no vêre segottâ et pliorâ noutrè recolte.

Ah ! no z'en a fê ellia roûta. No z'a-te pas oncora amenâ 'na nièze d'Allemand po ellî but que va du lo payi dâi Tessinois tant qu'à stisse dâi z'Urinois et qu'on lâi dit lo Gotâ. Ellî Gotâ l'è oncora on tunnet qu'on ne lâi vâi gotta. Lè dzein sè tsapiant dein lè papâi à propou de ceiz et sè diant tot que brav'homme. Parâit que lè Tutche lo voudrant ellî perte (l'au z'en faut-te !) et pu lè Capiano assebin. Ora que faut-te feré ? Qu'en sâ-t-on bin pou. Lâi ara on remido, mâ l'è trau simplio po que sâi d'accepta. Vo lo baillio tot parâi, fêde z'en cein que vo voudrài. Du qu'on ne sâ pa que fêre d'au Gotâ foudrài lâi fêre la *Granta salsa*, que ellia de Lozena dévessant tant ora : po granta, sarâi granta et n'è pas dein la vela, ma on boquenet ein défro. Qu'en peinsâs-vo ? Et tot cein po 'na bourtia de comète avoué sa quuva qu'on ne sâ pas dé iô sor bin adrâi. L'ârâi faliu, quand l'a bussâ on bocon ào ciê, ellia sacré comète, lâi einvoyi contro on naréioplane tot pliein de magnin avoué lau z'uti. Quand l'autra lè z'arâi vu veni et que lau z'arâi de :

— Lo diablietto vo gardâ de mè mau.
— Et vo dâi noutrè ! que l'arant répondre.
— Su la comète.
— Et vo lè magnin !

Vo z'arâi vu adan ellia vaunâse fela tot d'onna terâi tant qu'âo fin fond dâi z'Allemagne.

MARC A LOUIS.

Le patois de Blonay.

La Société d'histoire de la Suisse romande vient de publier le *Glossaire du patois de Blonay*, par Mme Louise Odin. M. Ernest Muret, professeur à l'Université de Genève, chargé de mettre au net le manuscrit de l'auteur, s'est acquitté de cette tâche, qui exigeait plusieurs années de labeur, avec un soin auquel tous les philologues rendront hommage. Nous ne faisons que signaler aujourd'hui à nos lecteurs l'apparition de cet important ouvrage, nous proposant d'y revenir plus au long dans un prochain numéro.

V. F.

La toile d'araignée. — « Que dites-vous du talent de mon ami le peintre X. : il a peint au plafond de mon corridor une toile d'araignée si parfaite de ressemblance que, durant toute une matinée, ma domestique s'est escrimeée à essayer de l'enlever avec son balai ! »

— Je dis que je crois au talent de votre ami, mais non au zèle de votre domestique.

LE NOUVEL-AN DE FANCHETTE

Alo, dis-voi, Fanchette, qu'est-ce qu'y faut que je te donne pour ton nouvel-an ?

— Rien !

— Comment rien ?

— C'est comme ça ! Cette année on ne se donne rien ; les temps sont ma foi bien trop durs pour se faire des nouvel-an. D'ailleurs, quand on a besoin de quelque chose, on se l'achète. Tous ces cadeaux de nouvel-an, c'est de la boutique, des bêtes à chagrin.

— Oh ! dis donc, Fanchette, parle-voi pour moi. J'ai jamais regretté ce que je t'ai donné et puis j'ai toujours été content de tes cadeaux. Je me disais : n'est-ce pas, y a toujours l'intention, que diable ! Enfin, bref ! Alors, comme ça, tu ne veux donc rien ?

— Non, rien. Tu me mèneras au théâtre, à Lausanne, le tantôt du Nouvel-An, et puis voilà.

— C't en règle !

*

Le jour de l'an, Fanchette et Daniel, son mari, déinent à 11 heures et prennent à midi le train pour la capitale.

Sur la place de la gare, à Lausanne, Daniel rencontre soudain un de ses vieux camarades du service militaire.

— Hé ! salut, François, quel bon nouveau ? On te souhaite heureuse et longue.

— Ti possible ! Daniel ! Y a un siècle qu'on s'est pas vu. Qu'est-ce que tu deviens ? Je me disais justement l'autre jour : tiens, c'est curieux, on ne voit plus cette charrette de Daniel ; bien sûr qu'il aura passé l'arme à gauche. Salut ! mon vieux caporat ; oh ! quel plaisir de te revoir, tout de même ! A propos, bonjour, madame, bonne année !

— T'emballe pou un François. Moi aussi, je te croyais mort. Oh ! mais, on ne défile pas comme ça, nous autres ! On est des gaillias d'attaque, des vieux de la vieille, qu'en dis-tu ?

— Alo ! Là-dessus, on va vite en piquier un aux Deux-Gares. Vous venez avec nous, madame ?

— Oh ! non, merci bien, je n'ai pas soif. Et Daniel non plus ne doit pas avoir soif. On sort de dîner.

— Eh bien, c'est justement ; venez avec nous ; ça nous fera toujou un verre de moins, si vous avez peur...

— Non, mossieu, je vous dis, merci bien. D'ailleurs on n'a pas le temps. On va au théâtre et on n'a pas encore les billets.

— Mais, su le pouce. Allons, Daniel, un demi, et c'est tout.

— Tu comprends, Fanchette, que je peux pas refuser à l'amie François. On s'est pas revu depuis le dernier cours de répétition.

— En tout cas, moi, je n'y vais pas. Et puis tu sais qu'on a tout juste le temps d'aller au théâtre.

— Allons, allons, on a tout le temps ; au Nouvel-An y ne commencent jamais à l'heure ; les comédiens sont comme nous, y font la fête.

— Eh bien va comme il est dit. Faites vite. Pendant ce temps, je monte toujou en ville, pou faire une commission. Je te retrouverai devant la porte du théâtre. Mais tu sais, Daniel, ne me fais pas droguer, au moins, parce que je me renvais tout de suite.

— N'aie pas peur ; on se connaît. Hein, François ?

— Alo ! Su le pouce, madame, su le pouce !

*

Depuis vingt minutes, madame Fanchette fait les cent pas devant le théâtre. Daniel ne revient pas. C'est la dernière qui sonne. La foule se presse au guichet. Dans quelques minutes le rideau va se lever.

Et toujours pas de Daniel. Il arrive enfin.

— Alo, pou l'amou du ciel, qu'avez-vous pu faire ? Voilà bientôt une heure que je t'attends. Quelles pédées que ces hommes ; ti possible, est-y permis. On va être trop tard.

— Mais non, mais non. T'inquiète pas.

— Je te dis qu'on ne va plus trouver de billets.

— Plus de billets !... Plus de billets !... En voilà encore une idée... Y en a toujou... Y manquerait plus qu'y me refusent des billets. Ça se passerait pas comme ça, au moins.

Pendant qu'ils discutent, la foule a disparu dans le théâtre. Fanchette et son mari sont restés seuls à la porte. Les promeneurs se retournent en souriant à l'ouïe du colloque des deux braves campagnards.

Daniel est entré dans le vestibule. Les guichets sont fermés. Un écriteau annonce qu'il n'y a plus de billets.

Daniel qui n'en peut croire ses yeux et com-

mence à redouter les justes reproches de sa femme, restée sur le trottoir, s'approche de l'agent de service.

— Dites voi, monsieur, c'est vrai qu'y a plus de billets pour ce tantôt ?

— Vous le voyez bien.

— Laquelle, tout de même !... Mais... en payment ?...

— Vous êtes drôle, vous, il ne s'agit pas de payer. Quand il n'y a plus de billets, il n'y en a plus, que diable !

— Charette !... Et nous qu'on vient du dehors, avec ma femme qui m'attend là-devant.

— Eh bien y vous faut revenir ce soir ; il y a une nouvelle représentation.

— Oh ! ce soir... ce soir... c'est bon à dire. On sera rentré, ce soir. Si vous croyez qu'on peut comme ça rester dehors, quand on a des bêtes à gouverner.

— Alors, il vous faut aller au Kursaal.

— Au Kursaal ?... Tiens, c'est une idée. Où ça est-y déjà ?

— A Bel-Air.

Daniel ressort. Sa femme, qui a deviné, l'attend, furieuse.

— Alo ! c'est comme je te disais ?... Y a plus de place ?

— Plus de place !... C'est pas qu'y ait plus de place ;... seulement, c'est plein, y a pas mèche d'entrer. Et puis quoi, ça peut arriver ; y a pas à discuter. D'ailleurs, on va au Kursaal ; y paraît que c'est beaucoup plus joli.

*

Daniel et sa femme, qui continue de bougonner, se dirigent du côté de Bel-Air.

Daniel s'en va au bureau tandis que sa femme reste dans la rue.

Un petit rideau vert est glissé devant le guichet. Daniel frappe à la vitre. Le caissier ouvre et demande :

— Que désirez-vous ?

— Je voudrais deux billets.

— Je regrette ; il n'y en a plus.

— Comment, il y en a plus ! Ah ! vous savez, faudrait pas me la faire !

— Dites donc, soyez poli, quand je vous dis qu'il n'y a plus de billets, c'est qu'il n'y en a plus.

Daniel se radoucissant :

— Enfin, mossieu, faut pas vous fâcher, voyons... en payant ?...

— Mais enfin, je vous dis qu'il n'y a plus une place ; je n'ai que faire de votre argent.

Daniel, cette fois, n'en mène pas large, en songeant à sa femme. Lorsqu'il revient auprès d'elle, qui de nouveau a compris, elle demande d'un ton sec :

— Eh ! bien ?... eh ! bien ?...

— C'est un peu fort ! T'emballe si y ne se sont pas donné le mot. En voilà encore une ville que ce Lausanne !

— Oh ! ne crie pas tant après Lausanne ; c'est toi, le coupable. Oh ! votre diable de manie d'aller toujours boire des verres. C'est un joli Nouvel-An que tu me fais passer là, avec !

— Enfin, voyons, Fanchette, est-ce ma faute ? Aussi qu'est-ce que les gens ont à venir comme ça tous le même jour au Théâtre et au Kursaal ! Est-ce au moins assez bête !

— Mais ne savez-vous pas aller au « Lux », fait un monsieur qui avait entendu la conversation des deux campagnards. C'est un cinéma très intéressant.

— Oh ! merci bien, mossieu, pour votre obligeance. Vous concevez, c'est pas pour moi ; c'est pour ma femme. Je lui avais promis de la mener au théâtre pour son nouvel-an, et puis... Enfin bref, merci bien. On va donc aller voir à ce « Lusc ». J'y suis jamais allé, mais je sais où c'est, vis-à-vis d'en face d'une pharmacie, n'est-ce pas ?

— C'est bien ça, rue St François.

*